



3 questions à **Petronela Rachieru**, lauréate du Prix Axel Kahn - Douleurs et cancers de la Ligue contre le cancer

Hématologue, spécialiste de la douleur et des soins palliatifs. Elle exerce aujourd’hui comme médecin référente au sein de l’Equipe Ressource Régionale en Soins Palliatifs Pédiatriques des Pays de la Loire, au Centre hospitalier universitaire d’Angers.

Quelles difficultés rencontrent aujourd’hui les praticiens vis-à-vis de la prise en charge de la douleur ?

Petronela Rachieru : Une difficulté majeure réside, selon moi, dans l’insuffisance de la formation initiale des professionnels de santé. Ils sont confrontés à une charge de travail importante, ce qui rend difficile la poursuite de formations tout au long des parcours médicaux et paramédicaux. C’est un enjeu essentiel, car nous faisons face à une situation paradoxale qui s’apparente d’un côté à un véritable travail de Sisyphe et, de l’autre, à un environnement où rien n’est jamais définitivement acquis.

Par ailleurs, je peine à concevoir que l’humain en général, et le professionnel de santé en particulier, puisse d’une certaine façon rester insensible à la douleur de l’autre et ne mette pas en œuvre tout ce qui est à sa disposition pour la soulager. La douleur doit rester au cœur de nos préoccupations, en prenant toute la mesure de l’importance qu’elle représente dans le quotidien de nos malades. Sa prise en charge exige une vigilance constante, ainsi qu’une réflexion continue sur l’efficacité de nos pratiques et sur les ressources dont nous disposons.

La prévention, l’évaluation des pratiques et des traitements sont essentielles, mais le rôle de nos institutions est également fondamental : elles doivent s’engager à nos côtés et nous apporter le soutien adéquat, dans un environnement où la satisfaction ne peut résider que dans notre capacité à évoluer pour faire mieux. Pour ma part, j’ai la chance d’exercer dans un établissement où l’on entend les besoins. J’y coordonne depuis 20 ans une unité de douleur, mais notre activité a crû de façon considérable au regard des moyens disponibles.

Et concernant plus spécifiquement les douleurs pédiatriques ?

Petronela Rachieru : En pédiatrie, un premier enjeu majeur concerne les autorisations de mise sur le marché (AMM) des thérapeutiques. Et je ne parle pas là de traitements innovants : pour les douleurs nociceptives ou neuropathiques, nous utilisons depuis des années des molécules hors AMM. S'ajoute la question des dosages : l'exemple de la codéine à partir de 2012-2013 l'illustre bien. Il aura fallu près de dix ans pour disposer de petits dosages de morphine orale adaptés aux enfants. Faire reconnaître ces thérapeutiques constituerait déjà une avancée.

Une autre difficulté concerne les douleurs réfractaires. Une réflexion nationale est en cours autour des réseaux de soins et des modalités d'orientation vers des techniques spécialisées : analgésie intrathécale, stimulation cordonale postérieure, neurochirurgie lésionnelle, radiologie interventionnelle... Faciliter la validation en usage pédiatrique de solutions éprouvées chez l'adulte serait essentiel, car l'accès à des thérapies innovantes s'en trouverait grandement amélioré.

Pourriez-vous nous dire quelques mots sur l'accompagnement des parents endeuillés tel qu'il a été développé à Angers ?

Petronela Rachieru : L'accompagnement du deuil parental et fraterno fait partie des missions de notre équipe depuis la création de l'équipe. Il offre aux familles un espace sécurisant pour s'exprimer, entourées de professionnels spécialisés : pédopsychiatre, psychologue, médecin. Ce dispositif a évolué au fil du temps. Entre 2015 et 2019, des rencontres mensuelles étaient organisées au CHU d'Angers.

Après la crise du COVID, nous avons proposé une autre formule, à laquelle le comité du Maine-et-Loire de la Ligue a contribué en mettant à notre disposition des locaux lumineux, permettant également de sortir du cadre particulier de l'hôpital. Quatre rencontres par an, puis six, ont été organisées. Cette modalité a très bien fonctionné dans le contexte post-crise, où le besoin de se retrouver était fort. Nous avons ainsi pu accompagner une quarantaine de familles.

En revanche, en 2024, nous n'avons pas eu de nouvelles inscriptions. Nous réfléchissons donc à faire évoluer le dispositif pour répondre aux attentes actuelles. Les nouvelles générations, plus habituées au virtuel, accordent peut-être moins d'importance à la présence physique, et nos propositions doivent en tenir compte. Parallèlement, la psychologue de l'unité, et moi-même dans certaines situations, continuons d'accompagner individuellement les parents qui le souhaitent ou de les orienter vers des professionnels du secteur privé ou des associations.